

Pierre Magnan

Périple
d'un cachalot

roman

Denoël

Périple d'un cachalot

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Denoël

La Maison assassinée
Les Courriers de la mort
La Naine
L'Amant du poivre d'âne
Le Mystère de Séraphin Monge
Pour saluer Giono
Les Secrets de Laviolette

Aux éditions Fayard

Les Enquêtes du commissaire Laviolette

Dans la collection Folio :

Le Sang des Atrides
Le Commissaire dans la truffière
Le Secret des andrones
Le Tombeau d'Hélios
Les Charbonniers de la mort
La Maison assassinée
Les Courriers de la mort
L'Amant du poivre d'âne
Le Mystère de Séraphin Monge
Pour saluer Giono

Aux éditions Alpes de lumière

La Biasse de mon père

En préparation

La Folie Forcalquier (roman)
Chronique d'un château hanté (roman)

**Tous les autres ouvrages de Pierre Magnan
sont épuisés et indisponibles en librairie**

Pierre Magnan

Périple
d'un cachalot

Denoël

roman

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Editions Denoël, 1993
9, rue du Cherche-Midi
75006 Paris
ISBN 2-207-24105-X
B 24105.6

A la mémoire de Paul Eynard

Avertissement

La première version de ce livre a été écrite entre le mois d'octobre 1938 et le mois d'octobre 1940.

En septembre 1938 je descendais à bicyclette du Contadour, plateau situé à mille deux cents mètres d'altitude entre Lure et Ventoux, mais, en dépit de la rébarbative et bien terrestre allure de nos cadastres sans eau et sans verdure, mon âme n'était pas loin de se croire noyée.

C'est que je venais d'assister à une bataille sans merci entre une coquille de noix appelée le Péquod et un poisson long de trente-deux mètres nommé Moby Dick. Les Américains ont le génie des mots gouailleurs pour apprivoiser l'épouvante.

J'étais percé d'outré en outré comme un saint Sébastien par les flèches que m'avaient décochées méchamment ces adultes de bonne humeur qui m'appelaient Pip (un mousse du Péquod qui meurt aussi dans le dernier naufrage).

Quinze jours ! Quinze jours seulement, la tête immergée dans les prodiges de l'imaginaire, allaient m'abreuver d'eau salée à un point tel que les trois cent cinquante autres jours

de l'année ordinaire, j'allais les vivre sur cet élan, sur cette poussée, sur cet acquis.

Le Contadour c'était deux choses : le jour et la nuit. Le jour, chacun s'ingéniait à colmater les brèches de la toiture, à rendre le navire à peu près habitable, à rapporter ce qui se mange aux femmes cuisinières. Les fourmis contadouriennes étaient éparpillées partout : grappillant du bois mort, allant ou revenant de la source, écrivant à leur mère, disséquant une couleuvre, faisant tourner un pendule, dessinant dans la poussière l'emplacement de la chevelure d'Andromède, écoutant sur un phonographe à manivelle les Variations Goldberg, ou bien alors faisant l'amour, au loin, en un bosquet dont le sol tenait de la planche à clous, bref : vaquant à leurs occupations.

Seuls, deux ermites travaillaient dur au bas-fond d'un pré, sous un poirier censé les abriter du soleil mais qui n'avait plus qu'une seule branche vivante. Ils partaient chaque jour, après avoir mangé la soupe, l'un muni d'une pipe victorieuse, l'autre le mégot collé à la lèvre, mouillé, éteint et méprisant.

L'herbe qui les accueillait était rêche, truffée de piquants, les guêpes humaient de très près leur transpiration. En tordant comme une serpillière tout ce pré carré, on n'en eût pas extrait une seule goutte d'eau. Ils n'avaient cure de tout cela. Deux carnets, deux crayons, un livre et sous le pré carré de leur refuge, l'œil rond, ils voyaient se lever les îles Féroé, l'archipel des Kerguelen et puis le vide, à perte de vue, d'un océan qui n'avait jamais le même nom.

Giono reposait sur le flanc comme Tityre. Lucien Jacques se laissait aller à plat ventre, au fil de la pente, la tête notablement plus basse que le corps. Cet homme n'était jamais aussi heureux que lorsqu'il avait réussi à additionner autour de lui tous les éléments de l'inconfort. Ils installaient le Péquod entre une fleur d'arnica assoiffée depuis trois mois, un panicaut racorni par la sécheresse, et la tempête et l'océan se donnaient libre cours dans leur tête. Le soleil avait beau

taper fort, c'était le disque malade du cinquantième parallèle qui éclairait l'eau glauque, profonde, malveillante. Alors soudain, ayant traversé le rayon terrestre de part en part, un monstre jaillissait du pré carré, blanc comme un mal blanc, énorme, péremptoire, qui arrivait à sortir de l'eau les deux tiers de son corps.

« Non ! Pas les deux tiers, disait Giono. Peut-être même pas le dixième. Je crois moi que Moby Dick était incomparablement plus grand que Melville ne l'a imaginé et décrit. Et d'ailleurs décrit ? Suggéré plutôt. Jamais nous n'apercevrons de la baleine blanche que son immensité sans contours. »

« Son immensité sans contours. » Ils revenaient de ce périlleux après-midi, Giono et Lucien Jacques, l'œil toujours rond, le mégot et la pipe pareils à des sextants n'ayant pas varié. Ils jubilaient comme s'ils nous rapportaient un civet de lièvre dans leur carnier. « Cette fois mes petits lapins, on va vous servir de la baleine blanche au dessert. »

Alors commençait la nuit. Il fallait voir ce qu'était en septembre à huit heures du soir l'atmosphère du Contadour. Il n'y avait plus dehors que le vent et le désert. Le ciel plus vaste que tous les océans pouvait servir de nid à des léviathans cent mille fois plus gros que le plus énorme des cachalots. Et nous, trente-cinq cielins (puisque'il y a des marins !) enfermés dans l'habitacle, ayant fait abstraction de, ayant balayé notre vie ordinaire, nous étions enfermés comme en une trompeuse sécurité de cambuse, devant cet âtre de bonnes dimensions, où l'on se voyait à peine à cause de la fumée des pipes.

On savait qu'il existait, autour de cette terre aplatie en une succession de dômes par l'érosion la plus ancienne du monde, des ondulations prétendues immobiles quoique animées d'un autre mouvement mais qui pouvaient rivaliser avec les montagnes d'eau qui fouettent la rencontre de deux océans au sud du cap Horn où le frêle Péquod naviguait déjà en fantôme.

La lampe Tito-landi au plafond faisait office de fanal des tempêtes. Il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour la voir se cabrer sous un angle de quarante-cinq degrés parce qu'on redescendait éveillés le penchant d'une lame haute de trente mètres qu'on avait escaladée en rêvant.

En 1938, le Contadour n'est pas un plateau aux vagues apparemment plus ou moins figées mais une mer pour nau-machies cosmiques. En 1938, la guerre et la paix nous les jetons hors de notre conscience. Tout le Contadour de la rose des vents n'est attentif qu'à une seule chose : l'embarquement de l'équipage patibulaire sur le Péquod, capitaine Achab. Nous étions tous bien pénétrés de l'idée que le contrat d'Achab prévoyait que nous ne toucherions plus jamais terre et que nous l'accompagnerions aux enfers.

Le Contadour craquait de vermoulu comme un vaisseau fantôme dans l'étau de l'océan des terres. C'était une sensation mystérieuse pour moi, le Pip de quinze ans, que d'épier les faces des trente ou quarante intellectuels présents, lesquels sous le verbe conjugué de Melville et de Giono soudain se trouvaient emportés ensemble, tels des matelots ignorants sur la houle du cap Nord.

Giono, qui ne traversa jamais que la Manche, avait dans sa parole persuasive de quoi imiter les maëlstroms des cyclones comme s'il en avait subi cent fois les assauts. Celui qui a navigué vingt ans au péril des tempêtes mais qui n'a jamais entendu le terrien Giono raconter l'océan, celui-là ne sait pas ce que c'est que la mer. A la fin, il faisait jaillir, entre la fresque de Lucien Jacques et l'enfumante cheminée, les jets d'eau grandioses que le souffle de Moby Dick chassait hors les vingt mètres cubes de ses poumons de mammifère. Montagnes d'eau contre montagne de chair, nous étions tous maîtrisés par la véritable terreur : celle qui fait mesurer à l'homme sa juste proportion dans l'univers.

J'étais là. Les yeux me sortaient de la tête. Le musfle de Moby Dick turbinait devant moi des quintaux compacts d'eau

salée en un ronflement de centrale électrique. J'entendais battre le cuir de ses événements avec le même bruit qu'à la forge des frères Tempier, le soufflet déjà gros comme un corps de taureau. Autour de ces dimensions, j'organisais, j'entrevois, je mesurais le corps de ce léviathan. Et j'avais beau, mentalement, prendre du recul à l'infini, je ne parvenais jamais à l'embrasser tout entier du regard ni de l'imagination.

Aussi, plongeant ensuite vers les vallées, tout seul la nuit, sur mon vélo lourd de vingt-cinq kilos et dont la roue arrière était voilée, la peur de rencontrer Moby Dick coincé parmi les étroits des rious secs, entre Banon et Le Revest-des-Brousses, me tenait le cerveau en ébullition. J'étais l'infime Pip à l'humble pensée, l'infime Pip mousse du Péquod, lequel par malchance avait quinze ans comme moi. Pip dressé sur ses un mètre cinquante devant l'incompréhensible monde et mourant comme tout l'équipage. Je ne parvenais pas à sortir de la peau de ce personnage qui dans le livre lui-même n'a pourtant ni contours ni visage ni consistance.

Mais, veillant au fond de mon intelligence rudimentaire, construites pour réprimer mon épouvante et somme toute me rassurer, il y avait à la première ligne du récit dit par Giono, ces deux phrases magiques dont l'une ne comporte que trois mots et la seconde un seul :

« Je m'appelle Ishmaël. Mettons. »

Les sirènes qui m'ont enjoint de me courber sous la loi de l'écriture imitaient toutes ces appels de trompettes de Jéricho qui annoncent les bouleversements émerveillés devant les grands livres. J'en pleurais de jalousie à l'intérieur de moi-même comme plus tard je pleurerais pour les mêmes raisons sur d'autres phrases qui m'appelleraient à la tâche : « Longtemps, je me suis couché de bonne heure » — « C'était à Mégara » — « Ce prince allant, comme je l'ai dit, à Meudon. »

Tout commença à partir de cette première ligne : « Je m'appelle Ishmaël. Mettons. » Je me heurtais contre Moby Dick en d'insolites situations à tous les coins de rue. Il se

mêlait insidieusement à l'apparition de quelques individus irréels comme lui, interdits à sa vue et dont il modifiait le destin.

Est-il besoin de dire qu'à cette époque les lumières de Manosque le soir étaient la complaisance même pour permettre de loger, entre les gouffres d'ombre, le chuchotement lointain d'êtres qui auraient pu exister mais dont la vie avait avorté faute d'une oreille attentive pour l'entendre et la raconter ? Il y avait d'ailleurs parmi ces gouffres, de ruelle en ruelle, certains lieux propices où placer en diagonale la queue d'un cachalot mais aussi quelque verbe un peu trop grand. L'ancre du Bébé Fabre, rue d'Aubette (vous pouvez toujours le chercher !) avec son enseigne « occasions », me parut tout de suite convenir à mon dessein brumeux et tout de suite je sentis une cargaison d'odeurs venant de ses entrailles que j'allais pouvoir fleurir de mots et enguirlander de phrases. Je vis aussi surgir au seuil, venant du néant, une blonde inexistante qui n'avait rien à faire ni avec la réalité ni avec mes souvenirs. Elle était simplement blonde, rapide, déterminée. Et elle portait une robe de 1830 comme j'en avais vu au cinéma dans La Cousine Bette. De là qu'il n'était déjà plus possible de faire vivre cette blonde en une autre époque.

« Je m'appelle Ishmaël. Mettons. »

Un beau matin de dimanche où les clochers sonnaient et où le laitier appelait ses pratiques à son de trompe, j'allai organiser mon rêve sur la plate-forme du grenier, rue Chacundier. La chaise était modérément dépaillée, la table en provenance de la chambre de mon père quand celui-ci avait seize ans, était modérément bancale. Je m'installai devant la large fenêtre béante et sans vitre de la galerie avec pour tout paysage les murs orbes des austères maisons du quartier en galets de Durance mais que dominait tout un arpent de ciel biffé par des martinets aux cris stridents.

J'avais fauché à l'imprimerie où j'étais apprenti une ramette de papier vert pomme filigrané (F. Guérimand, Voiron Isère).

J'écrivais le dimanche matin dans le son des cloches, les annonces du publieur, la trompe du laitier, le cri des ramoneurs. J'écrivais sans ratures, sans repentirs, sans corriger, sans sucer mon porte-plume trempé dans un encrier d'encre violette Baignol et Farjon.

Quand je m'éveillai hors de ce combat de deux ans, j'avais devant moi deux cent quatre-vingts pages couvertes d'écriture. Je contemplais ce tas estomaqué. L'exploit quasi physique que ça représentait pour moi, je le considérais comme une prouesse. A peine si je songeais à la valeur du contenu. « Personne de mon âge, me disais-je, n'a écrit deux cent quatre-vingts pages. Ni Maurice Chevaly ni Pierre Borel ni Paul de Gaudemar ni Bernard Voyenne. » Et pourtant j'étais minable devant cet aréopage d'étudiants et d'écrivains en herbe. Et pourtant je serais mort de honte s'il m'était venu à l'idée d'en parler à qui que ce soit, idée qui ne m'effleura jamais. Le manuscrit était cause de mes transes. Je le changeais de cachette tout le temps comme de l'argent volé, tantôt sous les hardes du grenier, tantôt parmi les gravats de l'écurie, tantôt derrière les bonbonnes, dans la réserve obscure qui servait pour entreposer l'huile des oliviers. Je me défiais surtout de ma sœur Alice dont me guettait inquiète la tendre curiosité.

Peut-on imaginer ce qu'éprouve un jeune homme de dix-sept ans sans aucunes racines intellectuelles voyant devant lui deux cent quatre-vingts pages qu'il vient d'écrire ? J'avais beau me répéter : « qui ne sut se borner ne sut jamais écrire », la pauvreté, la médiocrité étaient tombées de moi et ne m'écrasaient plus, mes amours déçues ne m'encombraient plus le cœur. J'étais saisi d'un vertige de puissance dont je ressens encore plus d'un demi-siècle plus tard les effets dévastateurs et dont — Dieu merci ! — j'ai été presque tout de suite heureusement puni.

Mais sur le coup c'est à peine si le fait majeur de l'existence d'un homme m'atteignit dans mon ivresse. Pendant que

j'écrivais, en effet, la guerre était venue, la guerre me poursuivait, la guerre m'encerclait. Il y avait eu un désastre pour les uns, une victoire pour les autres et des morts sans victoire ni défaite comme s'il en pleuvait.

Alors dormit pendant cinq ans le manuscrit sur papier vert pomme. Ce ne fut qu'en 1947, après la parution de L'Aube insolite, mon premier roman publié par Julliard sur les instances de Thyde Monnier qui était alors son auteur aux ventes les plus conséquentes, que celle-ci me le fit dactylographier pour le présenter à l'éditeur. La réponse fut sans appel. René Julliard m'écrivit : « C'est le type même du livre raté. »

Thyde Monnier ne se découragea pas. Il existait en Suisse à cette époque un prix littéraire Charles-Veillon, doté de cinq mille francs suisses. Elle m'y fit concourir. Je n'eus pas le prix mais un mécène qui faisait partie du jury, M. Paul Eynard, éditeur à Rolle, se proposa pour publier le manuscrit si j'y apportais des corrections massives. Je travaillai là-dessus pendant plus d'un an. Le volume parut en Suisse en 1951 alors qu'après quatre échecs successifs, je venais d'abandonner l'aventure littéraire et d'entrer pour me nourrir dans une société alimentaire. L'éditeur en tira trois mille exemplaires et en vendit cinq cents. Ce fut à ma totale indifférence car je ne m'attendais pas à autre chose.

Alors, me dira-t-on, pourquoi ai-je récrit entièrement ce livre de la première à la dernière page ? En 1986, mon amie Maguelonne Morin obtint du cercle de lecture « Plaisir de lire » à Lausanne dont elle fait partie qu'on publie une édition de l'ouvrage pour les membres du club, ce qui fut fait. C'est ce volume qui est tombé sous les yeux de mes amis Marie-France et Henry Marcellin, directeur des éditions Denoël, lesquels ont pensé qu'on pouvait de nouveau tenter l'aventure.

Mais alors quand, pour la première fois depuis quarante et un ans, j'ai ouvert ce livre, je me suis dit que je ne pouvais pas, que je ne devais pas le laisser dans cet état. Le demi-siècle qui s'est écoulé depuis que j'ai écrit le mot « fin » sous

ces deux cent quatre-vingts pages m'a au moins appris qu'un mystère n'est jamais éclairci. La curiosité de fouiller plus avant dans ces caractères fantoches que j'avais inventés à seize ans dans l'unique but de servir de faire-valoir au cachalot m'a imposé de repartir à leur recherche.

J'ai creusé leurs contours, j'ai souligné leurs aspérités. Encore ne me suis-je pas totalement laissé aller car les ailes d'une autre histoire, de celles que j'écris aujourd'hui, battaient importunément autour de moi tandis que j'écrivais celle-ci.

Je ne sais toujours pas — je ne le sais jamais pour aucun de mes livres — si ce récit méritait l'attention d'un nouveau lecteur. C'est à celui qui ouvrira ce volume qu'il appartient d'en juger.

Tel soir de juillet 1838 un certain Roderlans, antiquaire de province, quitta sa boutique sur la pointe des pieds. Il espérait ainsi tromper la vigilance de sa femme Servane, avec laquelle il vivait mal.

C'était un homme timide, indécis, mais que pourtant la passion dévorait. Après des mois d'amère méditation sur sa condition et de luttes sévères contre ses scrupules, il venait juste de se décider à parler d'amour à l'objet de ses rêves.

Lorsqu'on atteint quarante ans et que l'embonpoint vous guette et vous rattrape, ce n'est pas facile de penser à l'amour. L'habit bleu et les manchettes de dentelle qui prouvent l'homme de qualité ne suffisent pas à vous rassurer pleinement, pas plus que la montre d'or et la chaîne assortie, lesquelles soulignent plutôt vos rondeurs qu'elles ne les effacent. Il faut alors se souvenir que l'on est un des premiers notables de la ville et que, d'ordinaire, l'on marche avec assurance en tête des processions et des enterrements.

Cette assurance, Telmon Roderlans était loin de l'éprouver ce soir-là. Il avait d'abord songé à seller son cheval pour se donner de l'allure mais il s'était vu un jour dans le miroir d'un étang, et l'image qu'il avait conservée de ce risible cavalier le dissuadait pour toujours d'en tirer avantage.

Il sortit donc du jardin par le portillon vert et fut tout étonné que celui-ci ne grinçât pas sur ses gonds comme à l'ordinaire.

La ville, la plaine, le fleuve à l'horizon, étaient devant lui. Tout se fondait dans la lumière blonde des moissons. C'était la fin d'une journée torride. La poussière en nappes traînait sous les arbres, se soulevait au gré du courant d'air, déroulait ses volutes jusqu'aux portes des étables et sous les voûtes des lavoirs obscurs auxquels le canon des fontaines servait de contrebasse.

Roderlans, bourgeois frileux, enregistrait avec peine cette odeur de purin et de fumiers divers qui régnait par les rues déclives de cette ville agricole nommée Terrebonne dont le portail, vestige de fortifications, s'ornait d'une armoirie indéchiffrable. Il songeait que cette odeur désobligeante régnait sur la ville et sur lui comme un quartier de noblesse incongru, qu'elle lui tenait aux semelles comme aux manchettes de sa chemise et qu'elle risquait le moment venu de lui ôter toute audace.

Il s'engagea dans la Grand-Rue qui montait, luisante de tous ses pavés patinés par toutes sortes d'outrages nauséabonds, vers l'église aux ormeaux où les vieillards sur le parvis s'entretenaient du passé.

Par des places désertes et des andrones en baïonnette où s'abritaient de nobles portes, il gagna le côté opposé des remparts. La lice aux tournois transformée en boulevard commandait tout un cirque de collines proches qu'éclairaient en rangs serrés des oliviers bien tenus sur des terrasses pierreuses.

Au pied de ces terrasses, dans un vallon verdoyant, quelques domaines patriciens affrontaient leurs folies à l'abri des frondaisons des tilleuls. Pour y accéder, il fallait d'abord descendre à travers les jardins de Terrebonne par d'étroits sentiers bordés de ruisseaux d'arrosage. Quoiqu'on les eût hérissés de tessons qui dardaient au soleil leurs tranchants meurtriers, les murs de ces jardins étaient très bas et l'on cir-

culait, visible de loin, par les angles et les brusques détours de ces parcelles dessinées autrefois dans les études de tabelions et dont l'extravagance géométrique offrait le reflet du caractère dominant de leurs propriétaires. Ainsi repérable on était presque forcé de contempler la bonne tenue des allées et des massifs et souvent de la maisonnée entière endimanchée sous quelque tonnelle pour un déjeuner d'été. On y recevait ainsi parfois à travers le grillage en clair-obscur des charmilles quelque regard assassin d'une bourgeoise dont il eût été téméraire de conclure qu'il vous était particulièrement destiné.

Pourtant, celui qui passait orgueilleusement impassible, la tête droite et l'esprit ailleurs, devant ces merveilles, n'avait aucun heur de plaire à ses compatriotes. On lui rendait hauteur pour hauteur et silence pour silence.

Au moment de s'engager dans ce dédale de chemins dérobés : « Tu auras encore oublié ton ombrelle ! » se reprocha Roderlans.

Cet homme n'utilisait le présent de l'indicatif qu'avec parcimonie, le jugeant trop chargé d'engagement précis et d'autre part, d'ordinaire, il affrontait ces ruelles fleuries sous l'abri d'un en-cas de lin blanc, sous prétexte de se garantir du soleil.

Cette ombrelle politique lui permettait d'ignorer tout spectacle insolite comme toute gênante rencontre. Il s'était d'ailleurs laissé pousser comme une barbe une solide réputation de distrait perpétuel et son lorgnon de myope achevait heureusement de l'isoler du monde lorsqu'il y trouvait avantage.

Ce personnage dissimulé quoique indécis ne nourrissait que des passions envenimées par le secret et la contrainte et celle qu'il vivait alors lui apportait pour l'instant plus d'inquiétude que de délices.

C'était pour irriter cette passion, l'entretenir de regrets, qu'il empruntait si souvent les sentiers de ces jardins dont la clarté soulignait sans équivoque les frondaisons des secrètes folies.

Pierre Magnan

Périple d'un cachalot

C'était un équipage de fière allure qui s'éloigna finalement du quai de Fronsac à grand renfort d'ordres et de claquements de fouet. Convenablement appareillés de grelins et de chapelières par les industriels compagnons, les quinze perchérons arrachèrent à son inertie le cachalot et sa gueule semblable à une étrave, laquelle se mit lentement à diviser les eaux du fleuve.


C'est ainsi que commence, lors de l'été 1838, le périple de ce cétacé, organisé pour le compte d'un antiquaire rassis, amoureux d'une cantatrice aux appas dispendieux.

Périple fluvial au long duquel les destins vont se dessiner, se nouer puis se défaire, dans la tendresse, la haine et la violence. Gigantesque puzzle de passions attisées par un orage d'apocalypse où soufflent tous les dieux d'une nature en colère.

Et comme le fleuve déchaîné qui emporte tout sur son passage, l'écriture de Pierre Magnan tel un torrent d'images nous fascine, nous envoûte et finalement nous emporte sans qu'on puisse seulement faire mine de résister.

Pierre Magnan, né à Manosque en 1922, indéfectiblement attaché à la Provence, source de toute son œuvre, est l'auteur de la célèbre *Maison assassinée* et de *Pour saluer Giono* couronné par la critique.



B 24105.6  8.93
ISBN 2.207.24105.X
IISFF TTC